

Claude Lévi-Strauss,
les amours de sa vie

Catherine Clément



CATHERINE CLÉMENT
RACONTE
CLAUDE LÉVI-STRAUSS

ALISTO

« Les Amours de sa vie »
est une collection qui lie une
personnalité du monde des
arts, du sport ou de l'histoire
à une grande plume,
à un écrivain fasciné par la
légende de cette icône.
Les mots de l'intime, mêlés
à des lettres, des écrits,
des photos, pour éclairer
les passions d'une existence
hors du commun.

« La première fois qu'il m'a téléphonée et
que j'ai entendu le son de sa voix annonçant
Claude Lévi-Strauss, j'ai répondu : "C'est
cela, et moi c'est Napoléon !" avant de
raccrocher brutalement. C'était en 1962. »

En 1955, Catherine Clément dévore avec exaltation
Tristes Tropiques, de Claude Lévi-Strauss. Elle qui n'a
jamais quitté la France se découvre alors une passion
pour les voyages. Quelques années plus tard, elle fait
la rencontre de celui qu'elle appellera désormais son
« Illustre ». L'anthropologue est souvent apparu glacial,
indifférent, intimidant... Catherine Clément dresse ici
le portrait d'un homme sentimental, émotif, incroya-
blement vulnérable. Correspondances, leçons, visites
récurrentes... Plus qu'une nouvelle biographie, cet
abécédaire nous fait voyager intimement au cœur des
passions, des doutes et des expéditions de Lévi-Strauss,
et plonger dans les légendes et les découvertes qu'il
nous a rapportées de ses périple.

ISBN : 978-2-37935-487-8

Prix : 22,90 €

Photo de couverture

© Getty / Sophie Bassouls

Conception graphique : Primo&Primo



9 782379 354878



A L I S I O

Claude Lévi–Strauss,
les amours de sa vie
Catherine Clément

ALISIO

« Les amours de sa vie »
une collection dirigée par Alain Ammar

À la mémoire de Gilbert Lascault.

LES LEÇONS DE VIE D'UN ILLUSTRE

La première fois qu'il m'a téléphoné et que j'ai entendu le son de sa voix annonçant Claude Lévi-Strauss, j'ai répondu d'un trait : « C'est cela et moi c'est Napoléon ! » avant de raccrocher brutalement. C'était en 1962.

Que Lévi-Strauss, un très grand savant, me fasse l'honneur de m'appeler, c'était inimaginable. Forcément, c'était une farce, une farce bête et méchante. J'avais 22 ans, un mari, un fils, et je venais d'être reçue première à l'agrégation de philosophie. Rien de spécial pour attirer l'attention d'un Illustre, même si je l'avais beaucoup lu.

Cinq minutes plus tard, nouveau coup de fil : cette fois, c'était son adjoint, Isac Chiva. Oui, c'était bien l'Illustre qui m'avait téléphoné. Il avait entendu parler de ma grande leçon au concours d'agrégation, il souhaitait m'envoyer un mythe gouro à déchiffrer, et m'inviter à présenter mon interprétation dans son séminaire, en janvier 1963. Je recevrais ce mythe par la poste, et Isac Chiva de préciser que les membres du séminaire de l'Illustre s'y étaient cassé les dents.

J'eus un frisson en raccrochant. C'était quoi et où, gouro ? Je n'en avais aucune idée. Et j'allais plancher devant l'Illustre, moi qui ne savais rien de rien ?

Eh bien, j'allais devoir travailler dur, cette fois.

Je dis « cette fois », parce que je n'avais pas vraiment préparé l'agrégation de philosophie. Tout un chacun, parents, famille, entourage, y compris la directrice de l'École normale supérieure (ENS) – ma directrice –, m'avait convaincue qu'avec mon bébé sur les bras, je n'avais aucune chance de réussir cette première fois. Aucune ! On verrait plus

tard. L'an prochain peut-être. En tout cas, inutile de se fatiguer en préparation sous tension.

Deux personnes seulement m'avaient encouragée et elles n'étaient pas n'importe qui : le très bienveillant Ferdinand Alquié, vieux professeur surréaliste admirable qui avait failli mourir d'une intoxication au gaz, et Michel Serres le bien-aimé, dix ans de plus que moi, qui jamais n'aurait songé à ne pas me faire confiance pour cause de bébé dans les bras, merveilleux « caïman » pour normaliennes philosophes. Et nous n'étions que deux.

Je suivais joyeusement les cours d'Alquié et de Serres, et je lisais pour moi des livres qui n'avaient rien à voir avec le programme officiel. Notamment Lévi-Strauss, dont le tout dernier venait de paraître : *La Pensée sauvage*.

L'année de sa parution, en 1955, j'avais découvert mon Illustre en dévorant avec passion *Tristes Tropiques*. Je n'étais jamais sortie des frontières de l'Europe, tout au plus des deux Suds de la France, pas davantage !

Je lus et je vis la passion des voyages, une passion qui avait l'air triste, mais qui, en réalité, masquait mal les plaisirs d'immenses ou minuscules découvertes. À commencer, dès la première lecture, par les découvertes gustatives, du ver blanc cru au goût de noisette au perroquet grillé au whisky, objets de rêves culinaires interminables. Car j'avais beau peser quarante kilos, je n'étais pas anorexique – l'anorexie mentale, phénomène pourtant attesté dès les premières saintes catholiques, n'existait pas dans l'après-guerre des tickets de rationnement : il faut de la prospérité pour s'affamer au nom d'une foi.

Ce livre à face de tristesse cachait des trésors de joies quotidiennes. *Tristes Tropiques* m'a consolée.

La Pensée sauvage, c'était une tout autre paire de manches. J'avais adoré la manière dont Lévi-Strauss nous démontrait à nous, Occidentaux de bon aloi, bourgeoisie moyenne supérieure, l'existence

en chacun de nous tous et toutes d'une pensée totalement contradictoire avec la tradition philosophique européenne, une pensée bricoleuse, se servant d'un bout de tuyau, d'un bouton de tiroir et d'une vrille pour inventer un ouvre-bouteille, et gardant précieusement de vieux clous, bouchons, tiges de bois, lames de ciseau, cintres de bois cassé, n'importe quoi ne servant plus à rien et dont nous pensons secrètement : « Ça peut toujours servir... »

Notre pensée sauvage occidentale, c'était notre bricolage du dimanche. Outre plus, Lévi-Strauss avait choisi comme titre le nom d'une fleur bien particulière, plutôt banale, la pensée sauvage, variété *Viola tricolor*, dont il restituait avec une intense poésie les significations folkloriques européennes.

Représentez-vous cette fleur : elle a deux gros pétales bouffis vers le bas, et deux plus petits vers le haut. Eh bien, figurez-vous que, selon la botanique folklorique, les deux gros pétales représentent les filles de la seconde épouse. S'étant mariée avec un homme déjà père de deux filles, elle en devient la marâtre. Comme dans *Cendrillon*, sauf que les Cendrillons sont deux.

La marâtre donne tout aux deux gros pétales d'en bas, ses filles, et presque rien à ses belles-filles, les petits pétales d'en haut maigrichons. Mais le Ciel, dans sa grande bonté, corrige l'injustice de la marâtre : les pétales-belles-filles baissent le nez, alors que les pétales-filles-du-premier-lit s'envolent vers les hauteurs (voir l'entrée « Pensée sauvage »).

Ladite pensée sauvage possède donc ses titres de noblesse, sa dignité première et surtout, son efficacité. La pensée sauvage sait ranger, classer, et sa force est dans sa capacité à ordonnancer le monde.

J'avais lu ce livre, paru au printemps 1962. La fleur est en couverture.

Arrivent l'oral de l'agrégation et l'exercice acrobatique dénommé « grande leçon », au coefficient monumental. Une heure à la bibliothèque de la Sorbonne pour demander tous les livres que l'on veut, cinq heures de préparation dans une salle bouclée à clef (aujourd'hui,

je crois que c'est six heures), puis une heure devant le jury pour traiter le sujet tiré au sort.

J'avais tiré : « L'inconscient collectif ».

Et j'avais été convoquée le 14 juillet 1962.

Évidemment, je demande *La Pensée sauvage*, le dernier livre de mon Illustre.

– Ah c'est très ennuyeux, madame, mais nous ne l'avons pas encore acheté... me dit l'appariteur. Et comme on est le 14 juillet, je ne peux pas aller l'acheter en librairie !

Et moi de répondre légère comme une plume, sans réfléchir, en plaisantant :

– Très bien, alors je vais faire annuler le concours !

– Nooon surtout pas ! crie l'appariteur affolé. Je vais voir si je peux le trouver.

Le livre me fut apporté à temps, emprunté à un membre du jury.

Or il se trouve que *La Pensée sauvage* révolutionne toutes les théories de l'inconscient collectif du XIX^e siècle, psychologie des foules, meurtre du père chez Freud, rêveries mythologiques chez Jung, et *tutti quanti*.

J'ai donc raconté aux membres du jury le contenu d'un livre que, pour la plupart, ils ne connaissaient pas, sauf sans doute Georges Canguilhem, président du jury. Voilà comment je me suis retrouvée première alors que j'étais quarante-septième à l'écrit, pour une vingtaine de postes au total.

Cette place, je la dois à mon Illustre. Entièrement.

Une grande leçon d'agrégation de philosophie sur le dernier livre de Lévi-Strauss, il en avait forcément entendu parler. Ainsi me retrouvais-je piégée, et par un mythe... Un mythe gou quelque chose... Ah oui. Gouro.

Les Gours, ou Gouros, connus des ethnologues, résident en Côte d'Ivoire, en Afrique subsaharienne, et l'ethnologue chargé de les étudier s'appelait Ariane Deluz, une chic fille. Il m'avait déjà fallu un long bout

de temps pour savoir dans quelle partie de l'Afrique ils vivaient, dans un monde sans Internet, sans téléphone portable et sans Wikipédia. Mais mon Illustre me demandait d'interpréter ce mythe *out of the blue*, sans support, abstraitement, et sans jouer à l'ethnologue. Soit !

Je bricolai deux ou trois interprétations à partir de mes maigres connaissances : les séminaires de Lacan, les présentations de malades à l'hôpital Sainte-Anne en petit comité, et surtout, un an d'études psychiatriques, à l'époque obligatoire pour présenter le concours d'agrégation de philo.

Le mythe était apparemment mathématique, sur la base du « 1 » et du « 2 », formant un récit qui n'avait ni queue ni tête arithmétique. Mais, sous l'angle de la psychanalyse, discipline reine dans ces années 1960, « 2 » évoquait le couple des parents, « 1 » pouvait signifier l'homme, ou la femme, et il n'y avait pas de chiffre « 3 », qui aurait signifié l'enfant. L'Illustre en fut très content et me le signifia publiquement, puis me prit à part.

– Qu'allez-vous faire maintenant ? me dit-il.

Je n'avais pas osé vraiment le regarder jusque-là. C'était un longiligne surmonté d'une tête évoquant un oiseau au bec puissant, avec une voix, mais alors une voix ! Soyeuse, une voix de basse à la diction parfaite.

Encore tremblante d'émotion, je bredouillai mes projets : une thèse de philosophie, taper à la machine la thèse de mon mari, élever mes enfants. Et là, l'Illustre intervint. Je crois qu'il m'a dit « Non ! » ou « Non... ». Des années plus tard, il ne s'en souvenait pas. Ou peut-être un tousotement. En tout cas, je compris en le regardant que, peut-être, j'avais mieux à faire que taper la thèse de mon mari adoré.

Ce moment où il m'avait fallu prendre la parole au séminaire de mon Illustre fut l'un des plus difficiles de ma vie. En compétition avec le discours inaugural en anglais de la Foire internationale du livre à Calcutta en 1988, et la médaille des Arts et des Lettres remise en public en 1984

au patron de Disneyland à Los Angeles, à l'occasion des Jeux olympiques. On n'imagine pas comme c'est difficile de prendre la parole les premières fois : cela veut dire « Houhou écoutez-moi, je suis là, j'existe, vous allez voir ! », alors qu'on n'en est pas du tout sûr. Le corps tremble, ainsi que les mains, le dos se dérobe, le cœur bat la chamade, c'est affreux.

J'avais existé devant mon Illustre. Huit ans plus tard, le mari envolé, la thèse à l'abandon, et avec deux enfants, je publiais mon tout premier livre : *Claude Lévi-Strauss, ou la structure et le malheur*, 1970, aux éditions Seghers. C'était également le premier livre sur son œuvre.

Et je reçus ma première engueulade. Qu'est-ce que j'ai pris !

Entre-temps, j'avais fait connaissance avec l'enseignement, d'abord au lycée, mais un an seulement, car Vladimir Jankélévitch m'avait recrutée à la Sorbonne, qui ne s'appelait pas encore Paris-Panthéon Sorbonne. Lorsque j'y fis mon premier cours en 1964, la Sorbonne était une, parisienne, et semblait indivisible.

Pour un enseignement de philosophie, quel que soit le niveau, et quel que soit le sujet, le professeur est libre dans le choix de ses arguments. Pour raconter la morale universelle d'Emmanuel Kant, philosophe allemand du XIX^e siècle, passer par l'existence de la pensée sauvage en chacun de nous me fut d'une aide précieuse – et cette aide persiste, car après tout, au XXI^e siècle, le très pathologique Elon Musk n'est jamais qu'un bricoleur.

J'avais donc passé des heures à expliquer, croquis à l'appui et craie sur tableau noir, le village circulaire des Bororos du Brésil, leur soigneuse et consciente séparation en deux clans complémentaires qui ne peuvent se passer l'un de l'autre, et leur inconscience de leurs divisions rigides en castes supérieures, moyennes et inférieures (voir l'entrée « Bororo »). Cette inconscience, c'est-à-dire le fait qu'ils en parlaient avec ingénuité sans mesurer l'inégalité fondamentale dans ce qu'ils disaient, c'était

exactement ce qu'avait découvert Sigmund Freud à Vienne au tournant des années 1900 : l'Inconscient n'a que faire de la morale, il est pulsionnel, tout d'un bloc, et il nous détermine de part en part.

Tout au plus peut-on l'éclairer.

Je ne sais pas combien de fois j'ai tracé à la craie le cercle du village bororo, et en son milieu, la grande Maison des hommes, interdite aux femmes. J'adorais raconter comment les Bororos, ces grands gaillards plutôt costauds, y préparent leurs vastes coiffes de plumes d'ara bleues, se couvrent la peau de duvets immaculés, s'entre-déguisant les uns les autres en liberté loin de leurs épouses...

Disons une cinquantaine de tracés à la craie pour faire bon poids. Les autres peuples visités par mon Illustre me servirent tout autant : les femmes du peuple amérindien Caduveo, même moins nombreuses, continuent à transformer leurs beaux visages en dentelles dessinées au jus bleu marine du fruit *genipapo*, et elles n'ont pas besoin de modèles, tant cette manière de maquillage leur est inconsciemment transmise, pour les mêmes raisons que celles des Bororos : une contradiction entre une hiérarchie inégalitaire de trois clans et une division des merveilleux dessins en deux selon les principes de symétrie et d'asymétrie. Plus troublant encore, ces femmes caduveos dessinent avec le jus d'un fruit tout d'abord transparent, et qui bleuit en s'oxygénant : aucun repère n'est possible, la main dessine à l'aveuglette. C'est dire sa force inconsciente.

Mais il y avait beaucoup mieux : le pouvoir de l'esprit sur le corps. Lévi-Strauss l'appelle « efficacité symbolique » : les mots, les gestes codés d'une culture peuvent tuer ou guérir. En 1942, parut aux États-Unis *Voodoo's Death* de Walter B. Cannon (*La Mort « vaudou »*) dont mon Illustre s'empara aussitôt. Y est décrit le processus par lequel une malédiction vaudou saisit l'esprit de la personne maudite, et comment cet esprit ravage, très vite, en les paralysant, les mécanismes physiologiques de la vie : pression sanguine diminuée, reins bloqués, manque

d'hydratation et de nourriture... Bref, l'esprit maudit obéit aux règles de sa propre culture et meurt en vingt-quatre heures. Les exemples sont innombrables, depuis le pointage d'un os sur la personne maudite aux morts subites dans les camps d'extermination nazis en passant par les suicidés par la faim de la religion jaïn, aujourd'hui même en Inde, selon William Dalrymple.

Depuis Cannon, on a découvert, entre autres, le rôle de l'amygdale et bien d'autres facteurs, mais le phénomène lui, n'a pas changé : oui, on peut mourir de peur.

Pour moi, j'ai compris brusquement le pouvoir de l'esprit sur le corps en m'occupant d'une vieille malade mentale que des amis psychiatres m'avaient donné à soigner – je ne remercierai jamais assez ce groupe d'amis de Sainte-Anne de m'avoir appris la psychiatrie « en squatteur » dans les années 1970. La malheureuse vivait avec un bras replié sur le cœur depuis de longues années et elle avait la peau cireuse. Qui n'a pas touché une peau cireuse ne comprendra pas les formidables actions de l'esprit sur le corps : il travaille la peau et la rend capable de garder l'empreinte d'un pouce étranger, comme sur de la cire. Ce jour-là, j'ai compris ce qu'était l'efficacité symbolique. Elle est terrible, ou elle guérit. Cela aussi, Sigmund Freud l'avait découvert.

Les croquis, les images, les cas cliniques aident beaucoup l'enseignement, il faut dire. La mode des schémas intellectuels commençait, elle allait submerger toutes les sciences humaines. En 1964, la philosophie initiait un changement de cap : les jeunes intellectuels en avaient plus qu'assez de l'existentialisme dont on leur rebattait les oreilles. J'avais 24 ans quand j'enseignai pour la première fois à la Sorbonne et mes façons de transmettre plaisaient à mes étudiants, souvent plus vieux que moi : Jean-Paul Sartre, terminé, la phénoménologie, terminée, vive les nouveaux cadors de la philosophie !

Ces nouveaux cadors se nommaient Claude Lévi-Strauss, anthropologue, et le docteur Jacques Lacan, psychiatre et psychanalyste.

Aucun philosophe, au désespoir de mon cher patron Jankélévitch qui fut redécouvert bien plus tard. Quand j'avais le temps, je suivais le séminaire de mon Illustre et celui de Lacan à l'hôpital Sainte-Anne. Je parsemais mes démonstrations d'enseignante de cas cliniques ou de folies diverses, comme le célèbre crime des sœurs Papin au Mans en 1933 : elles avaient massacré leurs patronnes, la mère et la fille, à coup d'instruments de cuisine, elles furent condamnées à mort puis graciées, et elles inspirent encore aujourd'hui des metteurs en scène ou des cinéastes. Pour étudier le concept du mal, pas mieux !

En matière de mal absolu, j'avais ma propre histoire. Mes grands-parents juifs furent assassinés à Birkenau le 1^{er} mai 1944, et ce simple fait aura pesé sur ma vie. Je suis devenue philosophe pour comprendre « ça », et je n'ai toujours pas compris. Un peu quand même : chercher à comprendre était le moteur de mon Illustre. Et celui des psychanalystes.

Le mouvement qui les réunissait s'appelait le structuralisme. Il m'allait comme un gant : je n'avais pas besoin de méditer sur l'existence et l'essence des choses, j'avais besoin, comme toutes celles et tous ceux de ma génération, de comprendre « ça ». Ça ne s'est plus arrêté depuis lors : le Cambodge, le Rwanda, Srebrenica...

Le structuralisme dura environ dix ans, le temps d'une mode philosophique. Les Incroyables des années 1794-1804 ne prononçaient plus les « r », se baladaient avec de gros bâtons pour la baston et un collet masquant le menton tandis que leurs compagnes, les Merveilleuses, arboraient sur leur cou nu un ruban de soie rouge sang pour évoquer la guillotine. Nous, jusqu'en 1970, nous ne pouvions rien exposer sans dessins, schémas et croquis, nous apprenions des rudiments de chinois pour faire écho à la grande révolution culturelle chinoise. Nous étions des reconstituteurs, nous, et pas des destructeurs comme nos malheureux parents qui n'avaient pas su empêcher les guerres mondiales.

Comme je pensais en jeune Merveilleuse structuraliste, je fus repérée par un directeur de collection philosophe. Voilà pourquoi je fus

recrutée pour écrire le premier ouvrage sur mon Illustre, qui parut en 1970 sous le titre *Claude Lévi-Strauss, ou la structure et le malheur*.

Je disais donc : qu'est-ce que j'ai pris !

J'avais accordé une très large place au pessimisme apparent de mon Illustre : l'attirance envers la contemplation, le goût du néant, les conclusions de tous ses livres invariablement sinistres quant au futur des peuples qu'il avait connus, tous voués à disparaître, selon lui. Bref, je considérais son amour des structures comme une protection contre le malheur.

Je reçus une lettre furibarde m'accusant d'avoir pris pour la construction en elle-même les échafaudages qui permettaient de la construire. Surtout, ah oui, cela était une faute irrémédiable, j'avais traité Claude Lévi-Strauss en philosophe plutôt qu'en anthropologue.

Lévi-Strauss n'aimait pas la philosophie, et pas davantage les philosophes. La première année de son enseignement comme agrégé de philosophie s'était plutôt bien passée, dans un esprit de découverte. Jusqu'au jour où il comprit qu'il fallait recommencer la préparation des cours chaque année... Chaque année, mais quel ennui !

Je ne sais pas comment il s'y est pris pour se prendre aux rets d'un programme de philosophie de terminale qui, à mes yeux, offrait des libertés considérables puisqu'on a le choix des exemples. Lui, mon Illustre, qui parlait si bien, dont l'éloquence était admirable dans une langue française qu'il maîtrisait à la perfection, il n'aurait pas su renouveler son enseignement ? Je n'y crois pas une seconde.

L'ennui d'enseigner, qu'il redoutait vraiment, devait plutôt toucher au dispositif de la classe de lycée, porteuse d'un sur-savoir surpuissant des « sachants », comme on dit aujourd'hui avec mépris. Et je vois dans ce refus d'enseigner la philosophie une sorte de révolte larvée d'un jeune « anar » à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Il avait été marxiste,

socialiste, pas du tout trotskyste, mais pas non plus conforme au marxisme-léninisme conventionnel.

Donc, anarchiste sur les bords, comme tous les ethnologues.

Sur ce point, je ne m'étais pas trompée : il y avait eu un malheur, et c'était cette guerre mondiale 1939-1945. On ne peut pas dire que mon Illustre ait abusé de la Shoah dans son œuvre. Elle l'a juste transformé, juif qu'il était, en « gibier de camp de concentration ». Mots simples et justes, dans *Tristes Tropiques*, et qu'on n'y revienne plus...

Mais alors, qu'est-ce qui le prédisposait à devenir ethnologue, discipline qui ne bénéficiait d'aucun enseignement réel à son époque ?

Pas grand-chose, sinon un miraculeux coup de fil de Célestin Bouglé, célèbre philosophe passionné de sociologie, qui lui proposa, en 1934, d'aller faire le prof... à l'université de Sao Paulo, au Brésil. Mon Illustre comprit immédiatement qu'un chemin inédit s'ouvrait devant lui. Et partit en 1935 pour le Brésil avec sa femme, Dina Dreyfus, sur un paquebot mirifique dont ils furent les rares passagers.

Dina Dreyfus fut sa première épouse. Il en eut trois. N'attendez pas que je brode sur ce terrain ! Si je peux à loisir me souvenir de Dina Dreyfus, c'est qu'elle fut mon professeur de philosophie en classe préparatoire au concours de l'École normale supérieure, au lycée Fénelon.

Elle était d'une rare beauté. Blonde avec des reflets cendrés, peau de lait, voix profonde, regard gris-bleu et des « r » italiens roulant fort dans sa voix. Le charme d'une Monica Vitti, la magnifique actrice italienne des années 1960, qui lui ressemblait beaucoup. Enseignante extraordinaire, exigeante et sans merci, Dina Dreyfus n'avait même pas besoin de réclamer le silence, tant elle en imposait. Je l'adorais.

Ils se marièrent en 1932. Ils divorcèrent en 1939. Entre-temps, ils étaient devenus ethnologues tous les deux, elle, bien mieux préparée que lui parce qu'elle avait un certificat d'anthropologie, nouvellement imposé aux candidats à l'agrégation de philosophie. Presque toutes les expéditions brésiliennes chez les Bororos, les Caduveos, ils les auront

partagées. Mon Illustre ne parle pas de son épouse ethnologue dans *Tristes Tropiques*, excepté une vague allusion à une femme frappée d'une grave maladie oculaire qu'il fallut évacuer en urgence. Ophtalmie purulente qui faillit lui coûter la vue.

Un incident survenu au lycée Fénélon me donne à penser qu'en 1956, les plaies du divorce n'étaient pas cicatrisées. Un beau matin, j'interviens sur une question posée et je cite *Tristes Tropiques*, dans la plus grande innocence puisque rien ne permettait de savoir qu'elle avait été mariée à son auteur. L'ex-épouse de mon Illustre m'interrompt d'un seul mot : « Sortez ! »

Ensuite, j'ai su. Mon Illustre ne m'en a jamais dit un mot et je me suis bien gardée de l'interroger : les biographes, dont c'est le métier, savent enquêter sur ce genre de faits. Moi, pas du tout. Mais un jour, des années plus tard, alors qu'il me recevait chez lui, rue des Marronniers, comme j'évoquais encore *Tristes Tropiques*, il renâcla : « Arrêtez de me parler de ce livre, il ne vaut rien ! Je l'ai écrit en quelques mois sur commande ! Je n'aime pas ce livre ! »

Suffoquée, je n'osai pas le questionner davantage. En 1954, tout près de l'écriture de son chef-d'œuvre, il avait épousé Monique Roman, spécialiste des châles du Cachemire – son très beau livre trône partout en Inde. À l'heure où j'écris, alerte et vive, elle va vers ses 100 ans, comme lui. Monique Lévi-Strauss a, elle aussi, une œuvre : juive par sa mère, elle a passé son adolescence « dans la gueule du loup », en Allemagne nazie de 1939 à 1945, ce qu'elle raconte fort bien dans son beau livre paru aux Éditions du Seuil.

Mon Illustre était sentimental, émotif, incroyablement vulnérable, jamais très loin des larmes à l'œil. Voilà pourquoi il apparaissait souvent comme glacial, indifférent, intimidant. Je ne sais par quel miracle je n'ai jamais connu cet homme-là, mais un être sensible et chaleureux.

Il ne me choqua qu'une seule fois, dans les années 1970. Le jour où il me reçut dans son bureau au Laboratoire d'anthropologie sociale, très officiel, si guindé que je m'assis sur le bout des fesses, terrifiée.

Il prit dans un paquet une substance brunâtre et la porta à l'une de ses narines avant de respirer un bon coup. « Mais que fait-il ? me demandai-je. C'est quoi, ce truc poilu qu'il introduit dans sa narine ? »

Il prisait ! La substance poilue était du tabac à priser ! Je n'avais jamais vu personne priser. J'ignorais même que cette pratique pouvait exister en France au ^{xx}^e siècle. Il me semble qu'à ce moment-là, il écrivait le tome II de ses *Mythologiques*, *Du miel aux cendres*, où il analyse des mythes racontant la funeste passion pour le miel de filles amérindiennes mal élevées, puis comment le tabac qui brûle diffuse des odeurs de miel, et comment, réduit en cendres, il permet de glisser jusqu'aux sistres, crécelles, ces percussions qui accompagnent les cérémonies des Cendres dans le rituel de l'Église catholique, bondissant de l'Amérique amérindienne à l'Europe chrétienne.

C'est d'ailleurs ainsi que le tabac fut introduit en Europe, soulageant les migraines de Catherine de Médicis grâce à la substance brunâtre, rapportée d'Amérique par les conquistadors, ces criminels de guerre qui exterminèrent tant d'Amérindiens.

En 1962, la guerre d'Algérie, terminée par les accords d'Évian et la transmission du gouvernement français au nouveau gouvernement algérien restait très présente dans nos jeunes consciences – très tôt, je m'étais engagée contre cette guerre. Je n'eus aucune difficulté à endosser la pensée anticolonialiste de Lévi-Strauss, qui détermine son œuvre. Et pourtant, mon Illustre fut très souvent traité de « conservateur », voire de « réactionnaire ».

Je ne l'ai jamais cru. Jamais pensé non plus. Traditionaliste, oui. Capable de piquer des coups de colère contre les commentaires sur France Musique, chaîne qui n'avait pas pour objectif de diffuser de la musique classique sans discontinuer – mais les commentaires gênaient

mon Illustre. Capable de s'enfermer dans une violente polémique sur les méfaits et bienfaits de l'Occident avec Roger Caillois, de l'Académie française, tout en me glissant à l'oreille de façon menue qu'il préférerait oublier cette querelle et que je n'avais nul besoin de la relater. Impulsif. Fâché puis très vite défâché. M'envoyant sur les roses quand je lui parlais d'adapter *Tristes Tropiques* en opéra, et s'excusant dans un télégramme le lendemain...

Mais d'une grande tolérance envers moi. Lorsqu'en 1968, j'entrai au Parti communiste français où je devais rester jusqu'en 1981, il ne me fit aucun reproche et accepta six mois plus tard, et de bonne grâce, un entretien dans *La Nouvelle Critique*, revue des intellectuels communistes. Nous n'eûmes qu'une seule fâcherie sur ce terrain politique. Lorsqu'il fut élu à l'Académie française, je lui en fis le reproche par écrit. Je reçus de mon Illustre une petite carte ainsi rédigée : « Et alors, il n'y a pas d'académiciens en Union soviétique ? » J'en fus désolée, car je faisais partie d'une cohorte d'intellos de gauche recrutés pour armer le Parti français *contre* le Parti communiste de l'Union soviétique, précisément...

C'était, je crois, notre tout premier entretien. Je ne compte plus ceux qu'il m'a accordés ensuite, pour le *Magazine littéraire*, souvent, et pour le *Matin de Paris* lorsque je fis le choix de me mettre en congé pour devenir journaliste à plein temps. Celui-là fut très particulier. Il portait sur le Japon, dont mon Illustre s'était épris au point de s'y rendre souvent, en invité d'honneur pendant quelques années (voir l'entrée « Japon »).

L'Illustre se récria, au motif qu'il n'était pas « japonisant », mais « américaniste » selon les critères universitaires qui, jamais, ne m'embarrassèrent. Je ne connaissais du Japon que les collections maternelles ; mais comme mon Illustre, j'avais eu comme livre de chevet le traité sur *La Tradition secrète du nô*, par Zeami, acteur et écrivain du ^{xiv}e siècle, traduit par René Sieffert. J'y trouvai des aperçus métaphysiques sur

la perfection tremblée de la fleur qui s'apprête à faner, ou sur l'émotion qu'il lui fallait transmettre, lui, l'acteur masculin représentant une femme au bord des larmes. Mon Illustre et moi avions les mêmes repères, hérités de la grande bourgeoisie juive, collectionneuse d'art et esthète d'avant guerre.

Quand je choisis de rejoindre le ministère des Affaires étrangères, communément appelé Quai d'Orsay, il était enchanté, car lui aussi avait appartenu à cette maison si singulière. Après la Libération de Paris, Lévi-Strauss fut rappelé en France, mais il accepta de retourner à New York à la demande du général de Gaulle, pour prendre le poste de conseiller culturel aux États-Unis (aux côtés d'un important consulat fondé à New York en 1829).

Il n'avait pas chômé pendant ces années new-yorkaises. Il avait écrit sa thèse principale, *Les Structures élémentaires de la parenté*, et sa thèse complémentaire sur les Nambikwaras (voir l'entrée « Parenté »). Mais à partir de 1942, il avait aussi contribué à la fondation de l'importante École libre des hautes études, qui devint en France, une fois la guerre terminée, l'École des hautes études en sciences sociales, aujourd'hui florissante. Financée par la Fondation Rockefeller, cette nouvelle institution recueillait les intellectuels français en exil : Jacques Maritain, Alexandre Koyré, Francis Perrin, Roman Jakobson et d'autres entrés dans la Résistance sur le sol français comme Vladimir Jankélévitch. Mon Illustre avait aussi beaucoup chiné chez les antiquaires avec André Breton, parmi d'autres.

Ses débuts au Quai d'Orsay furent irréels. On ne lui avait transmis ni la clef ni le code du coffre-fort trônant dans son bureau. Or mon Illustre, qui s'était engagé volontairement auprès des Forces françaises libres, restait très vigilant, même aux États-Unis, non sans raison. Mais comment faire ouvrir un coffre-fort ? Vivant à New York depuis cinq ans, il n'hésita pas. Il recruta un gangster.



Un couple en mouvement, heureux, amoureux de la vie, le jour où Claude Lévi-Strauss revêt son uniforme d'académicien qui lui rappelle les parures de duvet de poussin de ses chers Amérindiens Bororos.

Comment s'y prit-il ? Je n'eus jamais qu'un sourire pour réponse. Je l'imagine fourré dans des restaurants de Little Italy avec nappes à carreaux rouge et blanc, comme dans les séries du genre *Columbo*, négociant des informations sur les cambrioleurs patentés avec un patron jovial, mais à l'œil perçant.

En 1946, fraîchement divorcé de Dina Dreyfus, il épousa Rose-Marie Ullmo, dont il eut son premier fils, Laurent. Proche amie de sa famille, quittée par un mari volage, elle avait déjà séduit mon Illustre dès avant la guerre. Ses photographies montrent un bien joli visage et je n'en sais pas plus.

On ne le garda pas longtemps au Quai. Oh ! certes pas à cause du gangster ouvreuse de coffre-fort, non ! Mais voilà, monsieur le conseiller culturel ne recevait pas bien les anciens collabos.

Ce qui soulève une vraie question, à ce jour méconnue : pourquoi, au ministère, envoyait-on des collabos en mission à New York en 1948 ? Je vous le demande. Et mon Illustre fit délibérément la tête aux invités français qui ne lui plaisaient pas. Comme il avait raison ! Je le reconnais bien là.

N'empêche, il avait suffisamment respiré l'air du Quai d'Orsay pour y rester sensible. En 1987, mon compagnon, André R. Lewin, fut nommé ambassadeur en Inde. Je démissionnai illico pour le suivre et le Quai donna un grand raout pour mon départ. Je vis la haute silhouette de mon Illustre s'encadrer dans l'entrée et j'en fus toute retournée, au bord des larmes.

Nous ne nous sommes pas disputés sur l'Inde. Il avait écrit des énormités dans *Tristes Tropiques*, de nombreuses bévues que j'avais découvertes à partir de 1983, puisqu'à cette époque, j'allais en mission en Inde au moins trois fois par an, pour préparer une grande Année de l'Inde en France en 1985.

Sur le Taj Mahal, il était navrant, sans banaliser l'émotion éprouvée devant la beauté pure ressentie en voyant ce tombeau, mais en la rangeant au rayon des « indigences » (le Taj Mahal, indigent !). Il avait raconté sur Calcutta des sottises éculées sur les innombrables mendiants devant la porte des hôtels pour Occidentaux, bref il avait écrit comme un touriste beau parleur. Rien, il ne savait rien !

Rien sur la famille extravagante du constructeur du Taj Mahal, l'empereur moghol Shâh Jahân, souverain dispendieux qui fit bâtir l'immense tombeau de marbre blanc pour son épouse Mumtâz Mahal, « la perle du palais », morte pendant son quatorzième accouchement. Il projetait de se faire construire pour lui-même le même tombeau en marbre noir de l'autre côté du fleuve... Or le Taj Mahal avait coûté dix pour cent des revenus de l'empire, ce pourquoi Aurangzeb, l'un des fils du Moghol, l'emprisonna rudement dans le fort rouge d'Agra en compagnie de sa fille préférée, Jahanara, si aimée de son père qu'il y eut des rumeurs d'inceste.

Rien sur la puissante bourgeoisie de la caste seconde, celle des guerriers, qui développa Calcutta et en fit un joyau. Rien sur les officiers *british* de l'East India Company, qui aux XVIII^e et XIX^e siècles vécurent à l'indienne avec leurs « bibis » (leurs dames), tant séduits par Calcutta que pour rien au monde ils ne voulaient revenir en Angleterre, parfois conquis au point de vouloir se convertir à l'hindouisme. En vain puisque cela n'est pas possible.

Mon Illustre, bien sûr, connaissait ses méfaits. Aussi bien nous n'en parlions pas. Mais il rêvait d'aller aux îles Andaman, le long de la Birmanie, archipel indien d'îles alors miraculeusement protégées et habitées par des peuples « non contactés ». C'est-à-dire préservés de tout contact avec les Blancs porteurs de mille maladies mortelles.

Les sciences humaines les nomment « Négritos », parce qu'ils sont petits, de peau très noire et qu'ils ont les cheveux crépus : cette appellation me choque, je la trouve parfumée au racisme, mais comme j'ai

eu l'occasion de l'entendre dans la bouche innocente de ma très chère Anne-Christine Taylor, anthropologue spécialiste de la tête réduite chez les Jivaros, je me tais.

Mon ambassadeur accepta le souhait de Lévi-Strauss avec joie. Mais au moment où il avait obtenu l'autorisation, mon Illustre, né en 1908, commençait à se faire vieux et n'eut plus le droit de voyager en avion. Adieu le Japon, adieu les autochtones des îles Andaman.

Ils n'ont pas été si bien protégés qu'on pourrait le croire. En 1999, une épidémie de rougeole et de pneumonie tua dix pour cent d'entre eux. En revanche, quand survint le tsunami monstrueux de 2004, on pensa qu'aucun des peuples autochtones des îles Andaman n'y avait survécu. Pas du tout. Au contraire ! Ils avaient écouté les cris des oiseaux, identifié les bruits de la forêt et reconnu l'approche du danger de longues heures avant les touristes blancs vivant sur les superbes plages. Ils avaient tous fui dans les hauteurs. Grande leçon ! De quoi contenter le théoricien qu'était aussi mon Illustre, puisque c'est grâce à leur pensée sauvage que les autochtones des Andaman ont compris l'arrivée du tsunami.

Mon Illustre s'était d'autant plus trompé sur l'Inde, le Pakistan et le futur Bangladesh qu'il y avait été en mission d'août à octobre 1950, alors que la séparation des Indes britanniques en deux pays, le Pakistan pour les musulmans et l'Inde laïque pour tout le monde, datait de la mi-août 1947. Sitôt proclamées les deux indépendances, les 14 et 15 août 1947, les hindous du futur Pakistan devaient rejoindre l'Inde et les musulmans, eux, leur Pakistan. Cette migration géante de douze millions de personnes commença sous les trombes d'eau de la mousson. Massacres interreligieux, épidémies de choléra, fièvre jaune, malaria, inévitables dans ces monumentales cohortes de réfugiés, innombrables femmes jetées dans les puits... La partition des Indes fit deux millions de morts en quatre mois, et il n'en dit rien. Il n'a pas su, ou plus probablement, personne n'a voulu le lui dire, par souci de dignité.

À la décharge de mon Illustre, le chiffre de la première catastrophe humanitaire de l'après-guerre, avec ses millions de morts, ne fut connu qu'au ^{xxi}^e siècle.

J'écrivis en 1995 un roman sur les amours durables (onze ans) de Nehru, Premier ministre de l'Inde libre, et Edwina, épouse Mountbatten, dernière vice-reine des Indes – sublime histoire entre vieilles personnes (*Pour l'amour de l'Inde*). Et j'eus la surprise de recevoir une lettre de mon Illustre m'expliquant qu'en me lisant, il avait brusquement compris quelque chose qu'il avait vu au Pakistan en 1950. Une ville médiocre et moche sans aucune architecture, croyait-il. Or c'était un gigantesque camp de réfugiés.

Ce camp que j'ai décrit dans mon roman d'après des photographies, comptait beaucoup dans mon récit. C'est là, dans sa voiture officielle, sur le bord d'un fossé, que le premier dirigeant du Pakistan, Muhammad Ali Jinnah, avait rendu son dernier souffle de *Quaïd-I-Azar*, chef des chefs, enfin devenu le patron, mais depuis longtemps tuberculeux. Il avait négocié mourant sans rien en dire à personne, il avait été investi, et il avait attendu pour en finir avec la vie que le « pays des Purs » soit fondé. Le temps de mourir, une petite année. Mon Illustre venait de le comprendre grâce à mes pages imprimées.

Mon merveilleux ami ! Non seulement je lui avais appris « quelque chose », mais encore, contrairement à mes collègues sorbonnards pour qui écrire autre chose qu'un essai, c'était « faire le trottoir » (*sic*), il ne dédaignait pas le roman ! Quelle joie !

Il est vrai qu'en quittant le Brésil, Claude et Dina Lévi-Strauss avaient décidé d'écrire chacun leur roman. Ils ne l'ont pas fait. Écrire un roman, quand on est né Juif, tout de suite après cette guerre mondiale et l'extermination des Juifs d'Europe, je ne suis pas sûre que ce soit possible. Trop de réel atroce détruit l'imagination.

Une fois, je lui rapportai un bovidé de bronze à la cire perdue, ouvrage d'un des peuples autochtones de l'Inde et je vis que ses mains fouettaient l'air sans parvenir à l'attraper. Je tenais mon bœuf doré au bout de mes doigts et je me gardai bien de lui venir en aide. Il finit par y réussir.

– Donc vous avez un Parkinson, lui dis-je de ma voix la plus douce.

– Pas du tout ! répondit-il avec force. C'est un tremblement essentiel !

Il m'expliqua. Le tremblement essentiel est bel et bien un désordre neuronal, qui ne s'applique qu'aux actions volontaires. Au repos, les mains ne tremblent pas.

– Voyez, si je veux vous servir un verre... dit-il en empoignant de travers la cruche posée devant lui, et il en renversa un bon peu sur le tapis de son bureau.

Là, j'intervins, et je pris la cruche d'autorité. Nous n'étions pas très loin d'un rire partagé.

– Mais quand je veux vous écrire, je ne tremble pas, ajouta-t-il avec cet air malicieux qui n'appartenait qu'à lui.

Je ne sais comment il s'y est pris, mais ce tremblement finit par s'atténuer au fil des ans. Aucun médicament n'existe, la seule issue, je crois, réside dans la maîtrise du souffle, exercice que j'ai longtemps appris en Inde. Mais lui, qui n'avait passé en Inde que quatre mois, comment fit-il, ce diable d'homme ?

Puis il décida que, quand je revenais d'Inde pour un court séjour à Paris, j'étais trop fatiguée pour me déplacer pour nos rendez-vous – alors que nous avions trente ans de différence ! Il vint donc me rendre visite chez moi, ce qui m'intimida beaucoup.

Longtemps après, il me fixa un rendez-vous au sortir de l'Académie française. Je m'y rendis, il pleuvait des cordes. Je voulus appeler un taxi, et il me répondit que nous allions marcher jusqu'à la station devant le musée d'Orsay – une bonne petite trotte, quand même, courbés tous